

ENTRE COUSINES

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : Entre cousines. Les fiançailles / Vivianne Moreau

Autre titre : Fiançailles

Nom : Moreau, Vivianne, 1974- , auteure

Identifiants : Canadiana 20230079091 | ISBN 9782898043277

Classification : LCC PS8626.O7415 E57 2024 | CDD C843/.6-dc23

© 2024 Les éditions JCL

Illustration de la couverture : Manuella Côté

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITIONS JCL

editionsjcl.com

Distribution au Canada et aux États-Unis

MESSAGERIES ADP

messaging-adp.com

Distribution en France et autres pays européens

DNM

librairieduquebec.fr

Distribution en Suisse

SERVIDIS

servidis.ch

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2024

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque nationale de France

VIVIANNE MOREAU

ENTRE COUSINES

Les fiançailles

LES ÉDITIONS JCL 

De la même auteure
aux Éditions JCL

Entre cousines : Les retrouvailles, 2023

*À Véronique, mon amie de cœur.
Merci pour le road trip jusqu'à Sainte-Anne-de-Beaupré,
et pour les fous rires sur le chemin du retour!*

À Lucie, Josée et Mélanie, mes nouvelles cousœurs.

1

Marie-Lou, la voyageuse déterminée

L'autocar s'immobilise pour la deuxième fois depuis notre départ de Rouyn-Noranda, il y a une heure et demie. J'ouvre les yeux et m'étire le cou afin de repérer Laura, qui est censée grimper à bord à cet arrêt. Ish! On dirait bien qu'il ne reste plus de places libres dans le véhicule bondé. Comme nous, beaucoup de gens s'en vont passer le congé de la fête de la Reine (ou des Patriotes? ou le long week-end en mai, là!) avec leur famille ou leurs amis. Puisque nous avons réservé à la toute dernière minute, Laura et moi n'avons pas réussi à obtenir deux sièges collés, mais nous comptons sur le fait que nous pourrions nous asseoir ailleurs ou demander à quelqu'un d'échanger avec nous. Je jette un œil à ma voisine, qui a embarqué à Malartic. J'ai bien essayé de lui faire valoir que je voulais garder cette place vacante, mais la dame s'exprimait seulement en espagnol et je n'ai pas été en mesure de me faire comprendre.

La tête de Laura apparaît enfin. Je lui fais signe de la main et elle s'avance dans l'allée jusqu'à moi, m'adressant de gros yeux qui signifient: «Eille! T'étais censée t'organiser pour qu'on soit assises ensemble!» Je hausse les épaules d'impuissance et lui explique la situation. Heureusement, Laura est une habituée des voyages tout compris dans le Sud. Elle brandit

son billet, gesticule en direction de sa place attitrée à l'avant de l'autobus, puis baragouine quelques mots dans la langue de ma voisine :

— *Por favor? Es mi hija...*

La femme nous dévisage d'un air surpris. Ses sourcils se froncent. Elle ne semble pas croire que nous soyons mère et fille.

— *Está mujer es tu hija?* doute-t-elle tout haut.

Je la comprends d'être incrédule. Moi-même, j'ai encore de la misère à me faire à l'idée. Il y a six mois, quand Laura m'a avoué être ma mère – et non ma sœur, comme je l'avais cru toute ma vie –, ç'a été tout un choc. Si je suis franche avec moi-même, je n'en suis pas revenue. Je ne m'en remettrai peut-être jamais. Un sentiment de vide immense m'habite depuis. J'imagine que c'est normal, si je considère toutes les pertes que j'ai subies, à commencer par le détachement grandissant que je ressens de la part de mes soi-disant parents, désormais mes grands-parents. Ils ne sont pas venus me visiter à Rouyn-Noranda depuis l'annonce et, le comble, ils ne m'ont même pas invitée à souper pour mon anniversaire, le mois dernier. Nous n'avions pas vraiment une belle relation au départ, alors ça devrait me faire ni chaud ni froid qu'ils se désintéressent de moi... mais ça fait mal pareil. Peut-être que, si j'avais pu gagner un père et une mère en échange, ça pincerait moins de voir les deux autres se détacher. Mon véritable géniteur est toutefois un fantôme dénommé Pascal Perreault qui, selon Laura, peut difficilement être mis au courant de sa paternité. Quant à ma vraie mère, je n'arrive tout simplement pas à la considérer comme telle. Laura demeure ma sœur, dans ma tête comme dans mon cœur. Elle semble pourtant s'être adaptée rapidement, elle. Facile... Elle savait depuis toujours que j'étais sa fille et agissait déjà comme une mère poule au

lieu d'une grande sœur! Tout ce que ç'a changé, au fond, c'est qu'elle n'a plus besoin de vivre avec ce terrible secret qui lui a été imposé lorsque ses parents ont découvert qu'elle était tombée enceinte à l'âge de treize ans.

— *Incredible pero cierto!* Incroyable, mais vrai! lance Laura avec un sourire amusé.

Elle lui redésigne la place disponible, près du chauffeur. La dame soupire de découragement et ramasse ses effets. Je me lève pour lui céder le passage. Pendant ce temps, Laura essaie de trouver un endroit où caser son énorme sac à main au-dessus de nos têtes. Malheureusement pour elle, étant la dernière montée à bord, le compartiment à bagages est surchargé. Elle abandonne et se glisse près de la fenêtre, car je préfère conserver ma place au bord de l'allée.

— Ouf! souffle Laura en relâchant les épaules. On n'a pas été chanceuses! Mais, la bonne nouvelle, c'est qu'on devrait arriver à Québec demain, comme prévu.

— Une chance que l'autobus est fiable, lui!

Mon irritation est palpable. Nous étions censées nous envoler pour la Capitale-Nationale demain midi. Je n'ai jamais eu l'occasion de prendre l'avion et j'avais vraiment hâte! Mon *chum* et moi n'avons pas une cenne, alors nous n'allons jamais nulle part. C'est grâce aux points que Laura accumule chaque fois qu'elle voyage que j'aurais enfin pu vivre mon baptême de l'air. Mais la compagnie aérienne qui offre l'unique liaison quotidienne entre Rouyn-Noranda et Québec en a décidé autrement, et Laura et moi avons dû faire des pieds et des mains pour nous sécuriser des billets sur l'autobus de nuit.

Quand Laura m'a téléphoné cet après-midi pour m'annoncer que notre vol avait été annulé, j'ai failli brailler. Ça défaisait tous mes plans! Il fallait que je trouve un moyen d'atteindre

Québec le vendredi. Au début, Laura ne comprenait pas mon énervement. Nos billets ayant été automatiquement transférés au vol du samedi midi, nous serions parvenues à destination à temps pour le souper de fiançailles de notre cousine Malaïka. Pour la convaincre de partir plus tôt, j'ai dû lui expliquer que j'avais planifié une espèce d'activité d'enterrement de vie de jeune fille qui devait se tenir demain soir. J'ai étiré la vérité un brin. Ce n'est pas tout à fait ça que j'ai en tête, mais je n'allais tout de même pas lui exposer mon vrai projet. C'est clair qu'elle ne m'aurait pas soutenue.

Laura me sourit, puis me jette un regard inquiet.

— Ça va, toi ? T'es plus jasante que ça, d'habitude !

— Oui, oui. Excuse-moi, j'suis juste fatiguée.

— Y a pas de passager clandestin dans la soute à bagages, cette fois-ci ? me questionne Laura en me donnant un coup de coude taquin dans les côtes.

— Ben nooon, dis-je en roulant les yeux, vexée qu'elle me remette *encore* sur le nez le fait que j'avais emmené mon chihuahua lors de notre dernière escapade.

— Comment il va, ce cher Taco ? me relance-t-elle en fouillant dans son sac pour ranger son billet et sortir son téléphone.

— Ah, pas super, en fait... Je trouvais qu'il avait pris un coup de vieux depuis Noël, alors je suis allée consulter le vet la semaine passée. Il m'a dit que ses petits bobos sont normaux pour un chien « gériatrique ».

— Hon..., commente Laura, penchée en deux pour essayer de remiser son gros sac sous le siège devant elle.

Tout en ahanant, elle pousse avec ses mains et ses pieds. Rien n'y fait, son sac volumineux n'entre tout simplement pas. Elle le replace sur ses cuisses.

— Voyons, pourquoi tu l'as pas sacré en dessous de l'auto-bus avant de monter?

— Ben, parce que c'est ma sacoche, c't'affaire! Je peux pas voyager sans avoir accès à mes papiers d'identité, mon argent ou mon téléphone!

Je scrute l'immense poche de cuir brune qu'elle trimballe, et je me fais la réflexion qu'elle contient certainement bien plus que ces trois articles essentiels. Qu'y a-t-il là-dedans? Je me le demande... Du linge de rechange? Ses aiguilles à tricotter? Un lunch? Maintenant que j'y pense, une collation, ça ne serait pas de refus...

— As-tu quelque chose à manger? dis-je en étirant le bras pour soulever le rabat.

— Hé! s'énervait-elle en tapant ma main pour m'empêcher d'ouvrir son sac. Veux-tu ben!

Elle fouille elle-même parmi ses effets et en sort une barre tendre, qu'elle me refile. Un bébé se met à chigner au même moment et ses pleurs remplissent l'habitacle. Dans le fond de l'autobus, une dizaine de cégépiens célèbrent bruyamment leur fin de session. Ça augure mal pour le restant du trajet et la nuit risque d'être longue... Laura m'adresse une grimace de découragement. Pauvre elle! Je m'en veux un peu de l'avoir forcée à descendre avec moi en autobus. Elle vient de finir sa semaine de *shifts* à l'hôpital, alors je sais qu'elle est claquée et que ç'a dû être un gros sacrifice pour elle. Je me serais bien chargée de conduire jusqu'à Québec pour lui éviter une nuit blanche, mais mon char a encore ses pneus d'hiver et Éric n'avait pas le temps de les changer avant la fin de semaine. Laura trouvait que faire plus de dix heures de route avec des pneus cloutés au mois de mai, c'était dangereux. Quand elle s'énervait avec des détails comme ça, elle me fait penser à notre cousine Virginie. Des pneus, c'est des pneus, franchement! Quant à

elle, Laura avait promis à son fils – mon nouveau frère – qu’il pouvait se servir de l’auto pour le week-end. JérémY comptait profiter du congé pour aller visiter son père, avec qui il vient tout juste de reprendre contact après des années de silence, alors Laura ne pouvait pas revenir sur sa promesse. Nous nous sommes donc décidées pour l’autocar jusqu’à Montréal. Nous espérons pouvoir par la suite embarquer avec les autres cousines qui habitent la Rive-Sud et aller toutes ensemble à Québec.

— As-tu averti Virginie qu’on va avoir besoin d’un *lift* une fois rendues en ville ?

Avant que Laura ne puisse me répondre, la dame hispanophone réapparaît face à nous, ses effets dans les bras, toute fébrile et courroucée.

— *Está loco!* dit-elle en faisant tourbillonner son index vis-à-vis de sa tempe, avant de désigner son compagnon de route à l’avant du véhicule.

Ce dernier se balance d’avant en arrière et semble pris de tics nerveux qui le font sursauter à tout instant. La passagère indignée reste planquée à nos côtés. Elle veut ravoir son siège assigné. Bâtard ! Ça fait vraiment chier.

— Bon, tant pis..., se désole Laura, qui dépose son giga fourre-tout sur mes cuisses et se prépare à se hisser hors de son siège.

Je place ma main sur son bras pour l’empêcher de bouger. Je demande à Laura en chuchotant :

— As-tu un vingt ? Je gage qu’elle parle le langage international des bidous...

— Hein ? T’es sérieuse ? Pourquoi je lui donnerais de l’argent ?

— Pour la convaincre de rester là. Si tu te ramasses à côté de M. de la Tourette, tu pourras pas fermer l'œil de la nuit.

Laura sort son porte-monnaie, pioche un billet vert qu'elle plie discrètement en deux avant de le tendre à la dame. Celle-ci le refuse catégoriquement en secouant ses mains et en déblatérant un paquet de trucs inintelligibles. Elle finit par se signer à trois reprises en invoquant la madone avec ferveur. Quant à moi, je trouve qu'elle a l'air ben plus folle à faire ces simagrées-là que l'individu qu'elle veut éviter. Mal à l'aise, Laura range son argent et fait mine de se lever. Je l'interromps à nouveau :

— Laisse faire, j'y vais y aller. Ça me dérange pas.

— T'es sûre ?

— Ben oui. Avec tout le temps supplémentaire obligatoire que tu t'es tapé cette semaine, t'as besoin de dormir.

Elle réprime un bâillement.

— J'avoue... Surtout qu'on risque de fêter fort tout le week-end. Merci, t'es fine. Si tu veux, on pourra changer de place à Mont-Laurier.

D'un coup de tête, je lui signifie que c'est hors de question. J'attrape ensuite mon sac à dos et me dirige vers l'avant. Après m'être présentée au type, je me laisse choir dans le siège et lui offre de la gomme. Mon approche désinvolte semble le calmer et ses tics nerveux s'apaisent. J'enfonce mes écouteurs dans mes oreilles en guise de bouchons, puis sors mon téléphone afin de sélectionner une liste de lecture. J'en profite pour texter Laura.

MARIE-LOU

Pis, Virginie ?

LAURA

Rien à faire, elle peut pas.

MARIE-LOU

Comment ça ?

LAURA

Pas assez de place dans son auto.

MARIE-LOU

Quelle marque de char elle conduit ? Me semble que toutes les autos sont capables de prendre cinq passagers !

LAURA

Apparemment qu'elle trimballe ben du stock.

MARIE-LOU

Elle pourrait laisser une couple de valises derrière pour nous dépanner !

LAURA

C'est pas juste ça... Elle m'a aussi dit qu'elle a peur de circuler à Montréal. Elle sait pas se stationner en parallèle et ça la stresse.

Fran-che-ment. Elle me décourage, celle-là. Laura m'envoie un dernier message :

LAURA

Quand je lui ai dit qu'on pouvait emprunter les transports en commun jusque chez elle, elle m'a fait remarquer que, tant qu'à

ça, on était aussi bien d'attraper directement l'autobus pour Québec. Au fond, elle a raison. En semaine, y a des départs chaque heure ou presque. On va s'organiser.

Je lui retourne un pouce en l'air et j'éteins mon appareil. Il est minuit passé. Depuis notre dernier arrêt, à Val-d'Or, le chauffeur a tamisé les lumières pour inciter les gens à cesser de placoter. Le parc de La Vérendrye que nous traverserons pendant les deux prochaines heures est lui aussi plongé dans le noir. Par l'immense pare-brise face à moi, j'arrive à distinguer partiellement la route grâce à la lumière projetée par les phares de l'autocar. Tout défile trop vite, et ça me donne la nausée. Je ferme les paupières et essaie de me détendre, mais je suis beaucoup trop crinquée. Je pense à ce qui m'attend demain soir, et la nervosité prend le dessus.

Je révise mentalement tout ce que je devrai dire pour convaincre le groupe de cousines de me suivre.

J'espère que mon plan fonctionnera.

2

Katia, celle qui voyage léger malgré un lourd bagage

Ma cousine Virginie annonce sa présence à ma porte par deux coups discrets, à peine audibles. Elle ne frappe jamais les trois coups protocolaires, seulement deux. Toc, toc. C'est comme si elle avait continuellement peur de me déranger. Je me l'imagine de l'autre côté du mur, sur le qui-vive, en train de compter jusqu'à cinq, prête à détalier comme une voleuse si je ne lui donne pas signe de vie dans le délai prescrit. Et pourtant, c'est moi qui suis l'intruse ! Elle m'héberge dans son sous-sol, converti en appartement, depuis maintenant six mois. Je lui serai toujours reconnaissante de m'avoir accueillie les bras ouverts lorsque j'ai quitté mon conjoint. J'étais sans le sou, sans ressources. Sans l'aide de Virginie et de sa famille, j'ignore ce que je serais devenue. Je m'efforce de me le rappeler chaque fois qu'elle me tape sur les nerfs.

Je dépose dans l'égouttoir l'assiette que je terminais de laver. Je m'essuie les mains et vais lui répondre.

— Coucou, c'est moi, dit-elle. J'étais venue m'assurer qu'il te manquait rien pour tes valises. Elles sont prêtes ? Je pourrais déjà les mettre dans l'auto.

— Salut ! Rentre, rentre, lui dis-je en ouvrant grand. J'avais presque fini de ramasser avant de partir. Faut que je me dépêche si je veux revenir ici pour dix heures.

Elle avance seulement d'un pas et reste plantée dans le cadre de porte. D'un coup d'œil inquisiteur, Virginie fait le tour de la cuisine et du salon. Les lieux sont tels qu'ils étaient lorsque j'ai emménagé. Je n'ai rien changé, rien déplacé. Tout est impeccablement rangé. Il n'y a pas un seul vêtement qui traîne. Là-dessus, je sais que je marque des points auprès de ma cousine. Elle-même entretient sa maison comme si un photographe pour la revue *Décormag* pouvait débarquer à n'importe quel moment.

— Ah ? Où vas-tu ? s'alarme-t-elle en consultant l'horloge murale qui indique huit heures et quart.

Je lui tourne le dos pour continuer mes préparatifs et la renseigne :

— Je vais rendre visite à ma mère. Ça m'inquiète de partir tout le week-end... Elle semble tellement perdue depuis son déménagement !

Il y a trois semaines, ma mère a intégré une résidence pour personnes âgées. Elle n'était plus en mesure de vivre seule et requérait de plus en plus de soins. Dès qu'elle a reçu son diagnostic d'Alzheimer l'an dernier, j'ai fait les démarches nécessaires pour l'inscrire sur une liste d'attente afin de lui trouver un centre d'hébergement adapté à ses besoins grandissants, sachant que les délais seraient longs. Il était temps qu'une place se libère ! Il m'arrivait de plus en plus fréquemment d'observer des comportements dangereux, pour elle et pour les autres. Ce printemps, j'avais constaté en arrivant chez elle à l'improviste qu'elle avait mis son café à réchauffer au micro-ondes pendant trente minutes au lieu de trente secondes. Une autre fois, c'était sa soupe qui avait passé la nuit

sur le rond de la cuisinière. Une chance qu'elle n'avait pas mis le feu à la baraque! Mine de rien, j'avais débranché son poêle pour ne plus qu'elle s'en serve, mais l'inquiétude me rongait quand même. Je la suspectais de sauter souvent des repas, son hygiène corporelle laissait de plus en plus à désirer. Je pensais être rassurée une fois qu'elle serait en résidence, mais la perte de ses repères semble l'avoir déstabilisée davantage. Elle erre dans les corridors, vole des objets aux autres résidents, oublie de s'habiller. Ses facultés dépérissent à vue d'œil. Le personnel de la résidence m'appelle régulièrement pour me faire part des difficultés rencontrées. Dernièrement, on m'a fait savoir qu'il faudra sans doute transférer ma mère dans un CHSLD afin qu'elle puisse recevoir tout l'encadrement requis. Ça me brise le cœur.

J'aurais tant aimé l'accueillir chez moi et prendre soin d'elle. Vu l'état de mes finances, cela n'est pas envisageable. Je peine déjà à rembourser la dette que j'ai contractée auprès de Virginie et de son conjoint, qui m'ont laissé vivre à crédit et m'ont avancé les sous nécessaires pour repartir à zéro. Philippe et Virginie sont des amours. Ils ne cessent de me répéter que rien ne presse, que je leur verserai l'argent que je leur dois en temps et lieu. Les deux croient que, un jour ou l'autre, je finirai bien par récupérer la fortune que j'ai reçue en héritage de notre tante Alice. Je ne suis pas aussi certaine qu'eux de ce dénouement heureux. Ils ne connaissent pas l'esprit retors de Jean-René, mon ex. Son tempérament intransigeant. Sa façon de tout contrôler. Il n'exerce plus son ascendant sur moi, n'ayant aucun moyen de me contacter directement, mais le mal est fait. Tout est ma faute. Je me suis volontairement laissé dépouiller. J'ai endossé le chèque de succession pour que Jean-René puisse l'encaisser personnellement, soi-disant pour le faire fructifier – mais, dans les faits, c'était pour mieux conserver son emprise malsaine sur moi. Plus de quatre-vingt-dix mille dollars partis en fumée! Maudite pâte

molle pas de colonne. J'aurais donc dû me sauver avec l'argent et recommencer ma vie à ce moment-là. Lorsque j'ai enfin quitté Jean-René, j'ai dû lui intenter une poursuite pour ravoir mon argent. L'affaire est entre les mains d'un médiateur, mais le dossier n'aboutit pas. Dernièrement, je me suis imaginé qu'il pourrait fort bien être en train de dilapider tous ses avoirs pour ensuite déclarer faillite. Pourquoi? Pour m'empêcher d'avoir le dessus, tout simplement. Je me demande ce qu'il se passerait, dans ce cas. J'imagine que je me retrouverais le bec à l'eau. En tout cas, puisque mon avenir financier demeure incertain, je dépense le moins possible. Réussir à payer mon modique loyer et mes mensualités pour la location de ma voiture me prend tout mon petit change.

Virginie interrompt le cours de mes pensées pour me communiquer son angoisse du moment :

— Es-tu sûre que t'auras le temps? Tu te rappelles que je voulais partir vers onze heures, hein?

— Je m'attarderai pas, promis.

— Je sais que c'est censé prendre juste deux heures et demie pour monter à Québec... Mais il faut ramasser Joannie à Drummondville, et je me méfie du trafic qu'il pourrait y avoir sur la 20, se justifie-t-elle. Je préférerais partir le plus tôt possible.

Tout en essuyant la vaisselle et en rangeant les couverts, j'abonde dans ce sens pour la rassurer :

— T'as raison. Les vendredis après-midi, tout le monde part pour le chalet, et y a pas mal de congestion sur les routes. De toute façon, c'est pas grave si on se pointe trop tôt à Sainte-Anne-de-Beaupré. On aura juste plus de temps pour relaxer avant que Laura, Marie-Lou et Malaïka débarquent.

— Ça m'étonnerait qu'on arrive avant le reste des filles, me contredit-elle, défaitiste. Le détour par l'épicerie risque de nous retarder pas mal. C'est long, faire les courses! Je comprends pas pourquoi Malaïka pouvait pas s'en charger, elle. Elle habite pas loin de là!

— Hum... Ouin... En même temps, elle doit en avoir plein les bras avec l'organisation de son souper de fiançailles.

— C'est vrai, c'est vrai. Quelle affaire! Une réception pour soixante-dix personnes, c'est pas une sinécure, concède Virginie en souriant. Je suis surprise qu'elle ait même du temps à nous consacrer.

— Oui! Je suis contente qu'elle soit avec nous, ce soir. Me semble que j'aurais été mal à l'aise, sinon..., dis-je en m'asseyant sur le fauteuil pour enfiler mes souliers.

— C'est très généreux de la part des beaux-parents de Malaïka de nous prêter leur pied-à-terre au mont Sainte-Anne, mais ç'aurait été vraiment inconfortable de rester là sans elle, m'appuie Virginie en hochant la tête.

La saison de ski étant achevée, Malaïka n'a eu aucune difficulté à convaincre sa belle-mère et son beau-père de nous céder leur spacieux condo à flanc de montagne pour la fin de semaine. Dans mon cas comme dans celui de Marie-Lou, il nous aurait été impossible de prendre part aux festivités s'il nous avait fallu payer pour nous loger.

J'ai hâte de retrouver mes cousines. Cette fois-ci, je compte bien en profiter à fond.

Je ramasse mes clés et rejoins Virginie, qui fait toujours le pied de grue dans le cadre de porte. Je saisis mon sac à dos par la bretelle et le lui tends.

— Tiens, tu peux le mettre dans le coffre. Faut que je file. À plus !

Elle zyeute mon bagage minimaliste sans cacher son étonnement.

— C'est tout ? Mon doux, tu voyages léger ! commente-t-elle tandis que je gravis les marches menant au stationnement.

Je me retiens de lui faire remarquer que, si mon sac s'avère aussi vide, c'est que j'ai seulement deux paires de souliers, trois pantalons et quelques chandails à mon actif. Heureusement que, dans le cadre de mon travail, je peux revêtir un uniforme d'hygiéniste dentaire pour camoufler mes vêtements peu variés.

Je salue Virginie et embarque dans ma petite compacte blanche. En vérifiant que le chemin est libre dans le rétroviseur, j'aperçois le haut de mon visage. Je ne m'habitue pas à ma coupe de cheveux. Tout récemment, les filles de Virginie m'ont convaincue de changer de tête. « Tu serais super belle avec un toupet, matante Katia ! » me disait sans cesse la plus jeune, Ariane. Sa sœur de quinze ans, Charlotte, souhaitait quant à elle que je teigne mes cheveux grisonnants. Ces chères pupuces. Je n'en reviens pas de l'aisance avec laquelle elles m'ont adoptée. C'est comme si j'avais toujours fait partie de leur famille. N'importe quel prétexte est bon pour me rendre visite au sous-sol. Au début, c'était peut-être juste pour profiter de la jarre à bonbons, remplie de friandises interdites au rez-de-chaussée. À présent, c'est beaucoup plus. Charlotte et Ariane viennent me raconter leur journée parce qu'elles semblent véritablement m'apprécier. C'est d'ailleurs réciproque.

Je lisse les mèches rouges de part et d'autre de mon visage et inspecte mon maquillage. C'est Charlotte qui m'a montré comment appliquer le crayon à paupières selon la nouvelle tendance. L'effet *smokey eye* est peut-être intense, mais il me

transforme réellement. Mine de rien, avec ce rouge à lèvres Baies exquis, je suis méconnaissable. Incidemment, je me sens plus libre. Je crains moins qu'on me reconnaisse lorsque je sors de chez moi.

C'est un fait : j'ai perpétuellement peur de tomber sur *lui* par inadvertance. Cette boule d'angoisse ne me quitte jamais.

Mon changement de *look* me donne donc de l'assurance. La seule chose à laquelle je n'avais pas pensé... c'est que ma mère ne me replace plus. Je dois toujours lui rappeler mon prénom lorsque je la vois. Encore là, elle finit par me redemander qui je suis dix minutes plus tard.

Soupir... Y en aura pas de facile.